

Nudité

(ouverture)

Le professeur dit la chute de ta robe est comme ma pensée ma pensée tombe avec ta robe la chute de ma pensée est ce à quoi je pense quand je pense au moment où ta robe tombe le professeur dit ma pensée est une tombe où penser se dérobe ma pensée se dérobe dans l'envie de toucher ce que ta robe tombée enrobe de pensée le professeur dit ma pensée touche au dérobé de la pensée il faudrait toucher ça dans la nudité de la pensée tombée dans le dérobé de la pensée il faudrait toucher ça dans la nudité de la pensée tombée dans le dérobé de la pensée il faudrait penser dans la pensée déshabillée de toute pensée.

La libre variation de Christian Prigent¹ sur une phrase où Bataille s'efforça de capter l'élan de sa pensée module la double tonalité de cette phrase, ou les deux aspects de sa fièvre : une gaieté, une allégresse, et une tension douloureuse. Ce double ton est celui du désir, en général, et il est donc aussi celui du désir de la pensée, ou plutôt de *la pensée comme désir*, autrement dit de ce que depuis presque deux millénaires nous autres Occidentaux auront nommé « *philosophie* ». De la phrase de Bataille comme de sa mise en fugue par Prigent, il serait parfaitement possible de donner un commentaire platonicien à partir des textes du *Banquet* et du *Phèdre* qui décrivent le désir de l'âme et son emportement. Car la *beauté* que désire cette âme n'est pas seulement ce que la vulgate platonicienne représente comme forme ou essence intelligible vers laquelle il faudrait s'élever en quittant le monde. Elle est aussi bien, sinon plus, cela même qui fait tout d'abord désirer et s'élever ou s'enlever vers une « beauté en soi » qui n'est autre chose, pareille à la femme pour l'engendrement des enfants, que le lieu où engendrer sans

1. *Le Professeur*, Romainvilliers, Al Dante, 1999.

fin la pensée, l'art, la sagesse et la justice. Cet élan sans réserve – *philosophia aphthonos*¹, sans retenue, qui ne refuse rien – est à lui-même, plus que tout autre accomplissement, sa destination et son but d'emblée situé au-delà des buts en général.

En comparant sa pensée à une fille qui se dénude, Bataille déplace deux fois la posture que l'on attend de la pensée : une fois par une transsexualité philosophique qui décale les figures convenues de l'activité et de la passivité, donc de la pensée comme maîtrise, intellection, ou au contraire comme sensibilité, épreuve, et une seconde fois en identifiant sa pensée à une façon de se présenter ou de s'offrir nue à un désir, d'être le désir d'un désir plutôt que le désir d'une fin – de même que la nudité n'est jamais une fin, une conclusion, mais au contraire l'accès à un infini. Car la robe enlevée ne livre pas un corps, elle le dérobe à l'instant dans le secret d'une intimité qu'elle expose en tant qu'infinie : infiniment proche et donnée à toucher au désir de l'autre, mais ainsi infiniment reculée et toujours à atteindre. La robe tombée donne le signe de ce que atteindre la nudité est toujours plus et autre chose que l'atteindre : la nudité se retire toujours plus loin que toute mise à nu, et c'est ainsi qu'elle est nudité. Elle n'est pas un état, mais un mouvement, et le plus vif des mouvements – vif jusque dans la mort, dernière nudité.

La pensée n'est pas le sujet qui pose devant soi un objet qu'il examine et qu'il évalue. Elle est cela qui ne se trouve que dans ce qu'elle pense. Aussi est-elle, pour Descartes, tout ce qui a lieu de telle sorte que je m'y trouve ou que je m'y touche en même temps que j'y aborde quelque chose, une représentation, une sensation ou une affection. C'est ce qui fait que *ego sum* s'égalise à *cogito* : bien loin d'établir un sujet intellectuel, cette pensée du *sum* accède à un être qui se donne ou qui se trouve en tant que, infiniment, il s'enrobe et se dérobe en toute chose du monde. C'est bien pourquoi, comme on le sait, l'évidence de cet *ego* est identique à son éclipse, et lui aussi – ou elle aussi, la *res cogitans* – se retire dans sa nudité.

Ce que fait la pensée, dès lors, n'est pas une opération ni même une action. C'est un geste et une expérience. Un geste : une conduite, une manière d'aller vers ou de laisser venir, une disposition, invite ou dérobade, qui précède toute construction de signification. Une expérience :

1. Banquet, 210d.

un outrepassement de toute signification donnée et l'abord d'un réel que le sens ne retient pas dans ses filets. Non pas le supposé réel d'une présence immédiate : mais précisément la nudité en tant qu'elle se dérobe et ne cesse pas, ainsi, de se dénuder. L'instant et le geste de la robe qui tombe forment l'expérience qui, dès qu'elle a lieu, ne cesse de se répéter, et dont la répétition est elle-même, identiquement, le désir et la vérité – vérité du désir et désir de la vérité, *philosophie* qui d'elle-même ne peut que passer outre elle-même, c'est-à-dire encore désirer et penser, désirer penser, penser *comme* désirer. Hors ce désir, et le mouvement qui retire la robe, il n'y a pas de pensée.

Il est parfaitement possible, et il est même nécessaire de commenter le mot de Bataille par les textes de l'érotique platonicienne. L'élan de l'âme philosophique – son *philein* même – s'éveille et s'élève, se dresse ou se répand comme l'élan de la fièvre sensuelle, mais non pas seulement à son image : c'est *comme* agitation des sens qu'il commence, à même l'ardeur amoureuse et à travers elle. De l'ordre sensible à l'ordre intelligible, en ce lieu de levée de la philosophie, il n'y a pas seulement analogie et transposition : il y a enchaînement et entraînement. Si l'ordre intelligible s'évade du sensible et l'excède, c'est du sensible que vient l'élan de cette évasion et de cet excès. L'ardeur sensuelle est déjà elle-même le désir de la pensée. Aussi n'y a-t-il pas de pensée qui ne soit aussi sexuelle. Qu'elle soit représentée, dans l'ordre du manifeste, par une « homo » ou par une « hétéro » sexualité, la pensée est en elle-même ouverture de cette différence aux termes incommensurables dont le « sexe » est à la fois le lieu et la figure, la forme et la force : la différence qui n'est pas rapport à un objet, mais touche et tension entre des êtres. On peut aller jusqu'à dire, en parlant argot, que la « baise » et la pensée ont partie liée, pour autant que l'une et l'autre ont à voir avec l'amour¹. Il faut tenir, en effet, qu'il n'y a pas un acte sexuel ni un acte de pensée qui ne confine au moins, l'espace d'un instant, avec l'amour, même lorsqu'il n'y est pas emporté tout entier. L'amour, c'est-à-dire le rapport avec ce avec quoi il n'y a pas de rapport.

*

1. Pierre Verstraten, dans *Érotique du soi singulier* (Paris, Belin, 2000), engage avec une belle ardeur « pornologique » à « sexualiser la philosophie à partir de la racine commune de la vie pensante et de la vie amoureuse » (4^e de couverture).

Selon cette tension qui touche à la nudité pour en éprouver le recul, la dérobade toujours renouvelée, l'avenir est la dimension du nu. L'à-venir est le temps nu : non pas un temps présent représenté comme « à-venir », mais le fait que le temps ne cesse de creuser un « venir » qui est d'abord, essentiellement, venir de lui-même, *survenir* de sa plus propre propriété qui est, précisément, de n'être ni présent, ni passé, ni futur, et d'être dessaisissement de soi dans sa propre instabilité (dans son instantanéité qui n'est jamais simultanée avec soi-même). Non pas le « temps à l'état pur » de Proust qui est une coulée, une durée modulée, modelée. Mais le temps nu : non coulée, mais plongée dans ce qui ne coule même pas encore, dans la béance d'un toujours possible – toujours certain, en vérité – « plus de temps »/« pas encore de temps ».

Pour une humanité s'entretenant dans le mythe, il y a présent permanent (c'est ce que l'on a pu nommer, de façon plutôt maladroite, les « sociétés froides »). Pour les sociétés où l'entreprise d'une culture (un empire, un commerce, une domination, une transformation) l'emporte sur le mythe et emporte celui-ci, il se met à y avoir du passé et du futur (un état antérieur, regretté ou rejeté, et un état postérieur, désiré ou redouté). Pour notre culture en pleine « mondialisation », il y a derrière nous la nuit des temps et devant nous la nudité d'un survenir impossible à projeter. Il y a à l'à-venir d'un venir nu¹.

1. Venue du nu et venue elle-même nue – avancée, donc, dans la nudité même qui n'est que dénudement indéfini d'elle-même. Avancée qui n'avance pas, mais qui distend le temps et l'ouvre : je pourrais reconnaître là des traits de ce qui a été nommé « messianisme » ou « messianique », par Benjamin, par Derrida, et plus récemment par Agamben, dans chaque cas avec des protocoles différents et précis que je n'ai garde d'oublier. Toutefois, pour ma part, je reste réservé envers ce lexique du messianique. Même si j'en perçois l'opportunité – différemment, d'ailleurs, selon chacun de ces penseurs –, je préfère en éviter les harmoniques. À Jacques Derrida en particulier, je dirai que « Messie » résonne forcément jusque dans « messianique sans messianisme ». Mais il y a, derrière cette question de sensibilité ou d'oreille, autre chose encore : si le christianisme est religion du Messie déjà venu, et s'il s'agit, pour nous, de « déconstruire le christianisme » – programme d'un travail en cours –, alors après le Messie ne vient plus aucune espèce de messie, et vient une autre venue, ou bien un au-delà de la venue en général... (Deux additions tardives : 1) à la question de l'usage du signifiant « messia- », Derrida a consacré une discussion particulière dans un texte en anglais, « *Marx & Sons* », dans *Ghostly Demarcations*, Michael Sprinker (ed.), Londres-New York, Verso, 1999 ; il me faudra, ailleurs, y revenir ; 2) au moment où j'achève ces lignes, à l'été 2000, je ne connais pas encore la traduction du livre d'Agamben sur le messianisme, mais seulement ce que je l'en ai entendu dire.)

Si l'avenir n'est plus, ou n'est plus seulement, la projection d'un présent-futur (la représentation d'un état à produire ou à rejoindre, d'une fin, d'un aboutissement), c'est que son « à venir » ou son « advenir » concerne aussi et d'abord le présent-présent. Celui-ci n'est pas simplement immobilisé : il n'opère pas cette cessation ou cette suspension de l'histoire que des discours plus ou moins raffinés ont voulu introduire. Pour autant que l'histoire soit sortie d'une certaine vision de l'Histoire, elle n'en a pas cessé d'être historique, c'est-à-dire imprévisible, improjetable, privée de « sens », en *ce sens* précis, et *survenante* : essentiellement survenante à soi-même. Si nous sommes entrés dans un temps de l'espace, c'est seulement parce que nous avons quitté la représentation linéaire, continue et uniformément causale du temps : mais nous voyons s'ouvrir un espace-temps où la contraction et la dilatation accélérée de l'espace (l'univers, la forme du monde) accompagnent un espacement du temps : les scansionnements d'une retenue et d'une ouverture devant ou dans un présent qui se sépare de lui-même. Il ouvre en soi la question du *présent* comme tel, de ce qui arrive ici et maintenant à l'existant : sa « vérité » ou son « sens », sa nudité ou son événement. « Ici et maintenant » n'est pas la détermination d'une présence : c'est la désignation de ce qui se donne en excès et/ou en retrait aussi bien du permanent et du continu que du progressif et de l'évolutif, ou bien de la rétention et de la projection, de l'inaugural et du terminal ou de l'attente et de l'arrivée.

Notre présent est par excellence le présent d'une question du présent : de la façon dont un présent est en retard ou/et en avance sur lui-même, et de la façon dont il se sépare de lui-même pour donner lieu à autre chose qu'à l'enchaînement continu des présents tous sacrifiés à une présentation future ou bien soustraite au temps du monde. Le présent nu qui est le nôtre est un présent qui ne serait plus offert en sacrifice (aux « générations futures »), et qui pourtant ne s'identifierait pas à la jouissance d'un *carpe diem*. Un présent dont le sens serait *aussi* dans le suspens et dans la distension de sa présence même : un présent qui serait, chaque fois, comme celui d'une naissance et d'une mort. Comment naître et mourir ici et maintenant ? Ou bien : comment être nu ? Qu'est-ce donc que la présence de la nudité ? N'est-ce pas une présence essentiellement en excès et en retrait de son présent et de sa présentation ?